

PETIT COURRIER DES DAMES
PARIS 2 R. BROWET

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THÉÂTRE ~ ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

MODES

Le beau temps a fait sortir du cerveau des interprètes de la mode beaucoup de façons nouvelles. Il y en a de jolies, de tapageuses, de grotesques et d'originales; de gracieusement élégantes, de coquettes, de séduisantes; il y a les façons à caractère et les façons champêtres, en un mot, il y en a pour toutes les tournures, pour tous les goûts et pour toutes les bourses: Quel genre allons-nous vous décrire?

Nous ne saurions mieux faire que de choisir les modes de madame Benoit. On trouve une grâce indéfinissable dans le plus simple costume sorti de ses ateliers, et auquel elle sait toujours donner une saveur nouvelle. Jugez-en par la description de cette toilette de demoiselle d'honneur dont le succès a été complet.

Il faut d'abord vous dire que la jeune fille est grande, mince, élégante de tournure et jolie; elle a le teint rosé, des cheveux noirs, de beaux yeux pers, la couleur des yeux de Vénus, nous dit Ovide ou quelque autre auteur latin. L'ensemble de la toilette a un petit air Valois tout à fait gracieux, avec sa manche à gigot et sa taille mince, mourant en



1037

Robe de mariée en surah broché et satin
De madame Bréant-Castel, 6, rue Gluck, 6, Paris.

pointe dans les fronces d'une tunique très chiffonnée sur les hanches et poufonnée avec grâce. La jupe est en surah rosé et gris très pâle, à mille carreaux fondus; elle a des tuyautés dans le bas, et une tunique courte très gracieuse; le corsage, en velours myrte à très longue pointe devant, rappelant les anciens corps, a une basque-postillon soutenue par le pouf. Col montant et manche arrêtée à mi-bras; une dentelle est appliquée en manchette. Le chapeau en paille myrte; calotte haute et passe très avancée, tendue de velours myrte, sur laquelle on avait massé un buisson de roses multicolores. La bourse de cette élégante quêteuse était assortie à son costume: en velours myrte doublée de surah rosé; avec sa tête coquillée, elle ressemblait à une rose monstre épanouie. Quand je pense qu'il s'est trouvé dans l'assistance des personnes qui ont osé y mettre des gros sous!

Madame Benoit, 8, rue d'Argenteuil, au rez-de-chaussée, réussit en perfection les corsages ajustés à longue pointe. Elle les cambre gracieusement et garnit le bord d'un bouillonné très étroit, soutenu par la ouate placée dans l'intérieur; les manches, d'une jolie

forme, ont une gentille garniture, et les drapés sont élégants. Les étoffes employées sont irréprochables comme qualité, et les fantaisies à dessins d'un goût réel. La dentelle Chantilly, même un peu haute, est employée comme tablier : plusieurs rangs superposés sont disposés en if et cernés par des plissés fuyants, disposition tout à fait nouvelle ; on en garnit aussi les mantelets et des pèlerines originales, qui se portent avec tous les costumes, ceux en coton ou fil exceptés.

Le voile remplace le cachemire, l'un se combine avec des brochés, et ces brochés ont double tissu, les deux réunis par la fleur ou l'ornement broché ; ils offrent ainsi plus de résistance. On les emploie surtout en garniture plate.

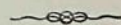
Voici un costume de madame Benoit qui donnera une idée de l'emploi du voile broché. La couleur répond à celle du raisin de Corinthe et le dessin broché est dans les tons vert réséda fané, poussière et rose ancien, tons harmonieux que fait encore valoir le fond brun rouge. La jupe, en taffetas, est garnie de deux volants froncés, surmontés d'un ornement en broché posé à plat et découpé en dents à son bord inférieur ; le dessin se prête à cette façon. Des draperies plissées se croisent à plat et bouffent sur les hanches ; derrière, un pouf et le bas des lés perdu sous la tête du volant. Gilet en broché, ainsi que le col et le parement de la manche ; façon de corsage très cambrée avec les pointes très accentuées, le bord pris dans un bouillonné en surah.

A côté de cette mode ajustée et bouffante, il y a la mode opposée, celle qui consiste à s'habiller d'une blouse froncée et tombante, recouvrant une jupe garnie de plusieurs plissés et d'un bouillonné. Elle est d'importation anglaise, nous n'en pouvons douter. Mais soyons justes, et disons que pour les jeunes filles elle est gentille, et que les jeunes femmes pourront la porter à la campagne et en voyage ; à la ville, elle n'est pas admissible, et l'on aura beau la garnir de ruban sur toutes ses faces, elle n'en rappellera pas moins ces tabliers d'étude, sorte de sarraux que l'on met aux enfants pour préserver leur robe. Des fronces serrent l'encolure, d'autres serrent la taille devant et au dos. Celles-ci sont formées par une coulisse intérieure dont les rubans se nouent à la taille ; des attaches en satin à l'encolure, celles de la taille prennent à la couture du dessous du bras.

On voit aussi quelques costumes avec jupe et corsage en tissu brodé, couleurs éteintes, drapés d'une très courte tunique en étoffe unie assortie au fond du broché. L'aspect est plus étrange que joli ; il faut croire que ce genre plaît, puisque nous l'avons vu adopter par quelques femmes de goût.

La toilette suivante était portée par la belle madame G. aux dernières courses de Longchamps ; on y verra des dentelles de Chantilly très heureusement disposées. Un ottoman noir à petites côtes et une façon princesse. Le dos très ajusté et les lés de derrière drapés en pouf, se continuant sur les hanches ; un haut plissé au bas de la jupe. Sur le devant, prenant de l'encolure, un haut volant de Chantilly plissé mais cependant bouffant forme chemisette, il s'arrête assez bas sous la taille où se noue un ruban de satin ; tout le devant, depuis la seconde couture de côté, est couvert par un très large plissé de Chantilly qui fait comme

un grand tablier. Pour obtenir la longueur, on avait réuni trois volants. Les larges plis retenus à l'envers, fixés au bas de la jupe sous un frisottant, et tous ces plis non plaqués s'ouvrent, se referment au moindre mouvement. La manche, très épaulée, et un col montant couvert d'un ruché mousseux. Pour chapeau, un papillon en dentelle noire, avec des cornes en ruban groupées au milieu et une petite aigrette orangée s'élançant de ce joli fouillis, le tout mis en arrière ; une mentonnière en velours attachée de côté par un fer à cheval doré avec clous en acier. De longs gants noirs à la peau épaisse et mate faisaient tache, à notre avis, dans cet ensemble gracieux. Et pourtant, j'entendais les belles mondaines dire autour de nous : « Ma chère, c'est du dernier chic. » Chic, je le veux bien, mais pas joli assurément. En regardant ce bras long ganté, on se rappelait involontairement la botte molle de messieurs les écuyers. CORALIE L.



CHIFFRE — MONOGRAMME — APPLIQUE
Pour marquer le linge.

Connaissez-vous cette invention qui facilite la marque du linge aux personnes qui ne savent pas marquer et fait gagner du temps à celles qui sont expertes en ce travail ? C'est vraiment très commode pour le linge de maison. Le chiffre en coton rouge est encadré d'un cordonnet de même couleur, et une ligne brochée indique l'endroit où se coupe le ruban sur lequel sont brodés les chiffres. On replie le ruban en haut et en bas du chiffre, et on l'applique sur l'objet qu'on veut marquer, en l'y assujettissant soit par un point de côté, soit par un surjet ou une piqure. Nous ne pouvons trop recommander ce système de marque qui nous a paru très pratique. L'inventeur s'occupe d'en faire fabriquer dans de petits écussons en enlaçant les initiales ; ce sera une variété qui s'adressera au linge de corps et aux mouchoirs d'usage journalier. L'inventeur a pris un brevet et il a eu raison, car nous croyons que cette invention aura grand succès. S'adresser à M. Masson, fabricant, rue Saint-Honoré, 416, Paris. La boîte de 6 douzaines coûte 1 fr. 80.

ANCIENNE MAISON CHEUVREUX-AUBERTOT
MM. Tissier et Bourély, suc^{rs}, 7, boulevard Poissonnière.

Les confections de cette maison ont des formes élégantes et jeunes et des garnitures d'un goût charmant ; du reste on est habituée à ne trouver dans la maison Cheuvreux-Aubertot que des façons tout à fait comme il faut et en dehors de ce qui se voit couramment. Rien de plus joli que le mantelet Juliette tout papillonnant de dentelle et de belles pampilles. Il se fait en gaze brochée de velours, doublée de florence. Une belle passementerie perlée forme quille sur les pans, et le contour reçoit deux rangs de dentelle ; derrière, la dentelle forme un pouf noué du plus élégant effet. Au bas des pans arrondis, nœuds en ruban de satin. Un autre plus simple mais non moins jolie forme, fait un peu l'écharpe ; il est en tissu de gaze perlé doublé de florence. Au contour trois rangs de dentelle, un jabot et de belles attaches en ruban ; ce gracieux modèle coûte 160 fr. ou 140 garni de franges.

Voici une mignonne pèlerine, gracieuse comme le nom qu'elle porte : *princesse Paz* ; elle est en tulle brodé d'un riche dessin en perles de jais, avec des plissés de dentelle sur lesquels jouent de superbes pampilles en jais ; on la croise à la taille, et derrière se nouent les attaches qui la fixent. Ruche à l'encolure et volumineux jabot de den-

telle mêlée de ruban : prix, 190 fr. Le mantelet Formosa est en casimir-laine, doublé de florence; il est garni de deux rangs de dentelle, d'une jolie passementerie qui fait tête et d'une belle plaque assortie, frangée de jais, qui coupe le dos. Une ruche à l'encolure et un double coquillé de dentelle devant : prix, 125 fr. Un manteau de voyage qui peut

ÉVENTAILS

De la maison Kees, 28, rue du Quatre-Septembre et boulevard Poissonnière.

Si vous aimez les objets d'art, les curiosités, les fines peintures enchâssées dans un travail exquis de ciselure,



Chapeau en paille grenat.



Chapeau en paille bleue.



Chapeau en paille blanche.



Chapeau en paille myrte.

MODÈLES DE MADAME BOUCHERIE, 16, RUE DU VIEUX-COLOMBIER

se mettre à la ville est appelé *Colibri*, il est en casimir tout laine bleu marine, doublé de surah grenat, mais peut se faire en toute couleur. Derrière, il est finement froncé, et les devants qui forment blouse, sont retenus par de longues attaches en ruban de satin. Une ruche au cou et une manche large diminuée par des plis, avec le bord frissant et un nœud intérieurement : prix, 115 fr.

les ivoires fouillés avec un talent merveilleux, les nacres incrustées et les écailles blondes ou brunes; si vous êtes curieuses de ces choses et aussi de connaître toutes les merveilles que M. Kees a créées, allez rue du Quatre-Septembre et demandez à voir les éventails qu'il vient de faire pour la corbeille de mariage de mademoiselle de R. Nous ne pensons pas que l'on puisse trouver un choix plus

fin, plus artistique; aussi que d'exclamations admiratives ont dû entendre les murs de ce gentil salon! A côté d'éventails superbes il y en a d'autres plus modestes mais bien jolis, qui peuvent s'offrir pour une fête, pour un heureux anniversaire; il y a aussi les éventails pour les costumes d'été, pour la villégiature, l'éventail qu'on laisse en permanence sur la table du salon—celui-ci ne doit pas être vulgaire, il le faut simple mais ayant un cachet artistique: foin de ces affreux éventails que l'on vend partout! ne vaut-il pas mieux s'adresser à une maison spéciale où l'on est certain de ne trouver que des choses de goût?

* *

RELÈVE-JUPE MARCERON

Maison Leseur, 23, rue Auber, et chez tous les grands merciers de Paris et de province.

Cette invention, que nous recommandons particulièrement à nos lectrices, est utile, commode, et ses proportions sont tout à fait mignonnes. Malgré le peu de longueur de la jupe ronde, il faut, pour le mauvais temps, en isoler le bord sous peine de le voir se maculer de boue et s'user au frottement; rien de mieux pour éviter ces ennuis que le porte-jupe Marceron, il soulève la jupe avec grâce au moyen d'anneaux cousus dans les plis du drapé, en en divisant l'ampleur; ces anneaux se passent dans une agrafe mécanique qui se trouve suspendue à une fine et solide

gourmette; le bout opposé est également muni d'une agrafe qui reçoit l'anneau cousu sous la ceinture, et auquel pend le petit relève-jupe. Il se fait en nickel, bronzé, doré, noir et mordoré; on peut l'assortir au ton du costume. Sa dimension mignonne permet de le serrer dans le porte-monnaie; c'est un en-cas contre les surprises d'une averse, car il est très facile à manier.

* *

VELOUTINE FAY

9, rue de la Paix, Paris.

La Veloutine Fay, est une poudre de riz préparée au bismuth, impalpable, invisible et adhérente; elle réunit les propriétés hygiéniques du bismuth aux qualités rafraichissantes de la poudre de riz. Son emploi fait disparaître les irritations et les mille petits accidents de la peau, qui altèrent la limpidité du teint. Son succès est grand, aussi a-t-elle été imitée; il faut donc se méfier des contrefaçons et n'accepter comme véritables que les boîtes portant une étiquette ronde sur le couvercle, et une de côté fermant la boîte; sur ces étiquettes imprimées en noir, figure en travers et à l'encre rouge, la signature: Charles Fay. La Veloutine est préparée de trois manières: blanche, en boîtes vertes pour les blondes; rose en boîtes rouges et légèrement teintée crème (nuance dite Rachel); en boîtes bleues pour les brunes; elle coûte, la boîte: 4 fr. et 5 fr., avec la houppette.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 157 et 159).

Robe de mariée en surah broché et satin. — Tablier en taffetas blanc, garni d'un plissé en satin et de trois volants de dentelle soulevés par des plissés en satin, ces derniers posés diagonalement. La traîne en broché à deux plissés-balayeuse en satin. Une tunique est drapée de plis remontants, plis fixés de côté, un peu en avant du poul, par une touffe de fleurs d'oranger frangée de boutons; sur le poul volumineux s'applique la longue pointe du corsage, lequel est lacé derrière. Col montant et jabot de dentelle piqué d'un bouquet, à la manche un plissé et une draperie chiffonnée de dentelle. Bas de soie, souliers en damassé.

Chapeau en paille bleue à forme périssière. — Très belle touffe de plumes bleues posée devant, et cocardes en

ruban de satin ou de velours de côté; la passe tendue en dessous.

Capote en paille myrte. — Le bord doré avec une petite dentelle or, au bas du bavolet, Touffe de fleurs et mentonnière passant sur le fond de la capote.

Chapeau en paille blanche pour jeune fille. — La passe bordée de velours loutre et tendue d'un plissé de dentelle ivoire, est très relevée; touffe de plumes ivoire posée dessus. Dessous plumes loutre et ivoire.

Chapeau en paille grenat à calotte haute, avec un bord relevé d'un côté et doublé de velours grenat. — Draperie en velours piquée d'épingles bouton d'or des champs, et coupée de belles plumes grenat.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4415

TOILETTES DE COURSES

Costume en ottoman brique. — Jupe en taffetas, au contour, un plissé. Le tablier plissé verticalement est cerné par deux panneaux en ottoman, ornés, dans le bas, d'un galon en violettes de satin; des touffes de ces mêmes fleurs sont espacées sur les côtés; des rubans noués sur le plissé du tablier, relient les panneaux. La tunique est poulfonnée et tombante. Corsage-jaquette en ottoman, le contour de la basque appliqué d'un galon en violettes ainsi que le bas de la manche et le col montant; flot de rubans brique à l'encolure. Capote toute en violettes avec un petit courant de feuilles à la passe et au bavolet. Mentonnière en étroit ruban nouée de côté. — Bas en soie brique et souliers vernis. — Gants de Suède. — Ombrelle en surah violet garnie de dentelle.

Costume en taffetas et surah bleu sarde. — Jupe en taf-

fetas, couverte par quatre grands plissés en taffetas, ceux-ci montés par une tête plissée, retenue aux deux bords; elle est drapée irrégulièrement de paniers en surah qui se perdent dans un poul volumineux. Au croisement des paniers, et comme retenant les plis, un petit chat angora est gracieusement posé. Corsage à pointe, col montant, collerette et jabot en dentelle. A la manche ronde, dentelle tombante, montée à un poignet en surah que surmonte une petite dentelle. — Bas de soie bleus et souliers vernis. — Gants de Suède. — Chapeau en paille française à large bord doublé de velours. Sur le côté de la haute calotte s'étalent les coques d'un nœud-éventail au pied duquel se fixe, par une tête de chat, la draperie qui entoure la calotte. Ombrelle assortie au costume, avec un double volant de dentelle froncée et plissée.



Falcoeur imp. Paris.

4415

Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Drouot, 2.

Coiffures de M^{me} BRÉANT-CASTEL, c. r. Glück - Toilette FAY, 92, de la Paix.

Machines à coudre à la Plume H. VIGNERON, B^{te} L. L. D. D. C. B^{te} Sebastopol.

CHRONIQUE

Les ouvertures du Cirque et du Salon. — Le Japon à Paris. — Les fêtes de la charité bien ordonnée. — Les femmes au Cercle. — Feu madame la comtesse douairière de Flavigny.



L'OUVERTURE du cirque des Champs-Élysées et l'ouverture du Salon, telles sont les deux fêtes de la liturgie mondaine dont cette Chronique doit enregistrer le retour périodique.

Dans l'établissement de monsieur Franconi, les débuts à sensation ont été ceux d'un jeune cochon qui a cru sans doute, en embrassant une carrière qui l'oblige à maigrir, échapper au sort habituellement réservé à ceux de ses congénères qui se vouent à l'engraissement laïque et obligatoire. Que doit penser de ce descendant dégénéré le compagnon de saint Antoine, qui n'a connu qu'une fois dans sa vie les tentations auxquelles le jeune pensionnaire de M. Franconi est exposé chaque soir. Quoi qu'il en soit, voilà Charles Monselet obligé de refaire son fameux sonnet : *Au Cochon*, et de célébrer chez cet animal l'agilité et la grâce, qui ne sont point les qualités pour lesquelles, jusqu'ici, nous l'estimions.

A propos du Salon, dont je ne vous parlerai pas au point de vue artistique, ce plaisir étant réservé à plus savante que moi, j'ai fait une fois de plus une remarque amusante : c'est que, nous autres Parisiens, nous ne faisons cas d'un plaisir que si nous le prenons avant les autres.

Depuis deux ou trois ans, quelques enrégés avaient contracté l'habitude de se faufiler dans les salles du Palais de l'Industrie le jour du vernissage, c'est-à-dire la veille de l'ouverture. Mais la chose étant devenue, cette année surtout, à peu près aussi facile et aussi commune que d'entendre chanter *Alleluia* la veille de Pâques, il a fallu, pour rester à la tête du mouvement, entrer la veille de la veille, et c'est à quoi ces amateurs de fraises en décembre ont commencé à parvenir.

Dans deux ans, le suprême du genre sera de se glisser derrière le dos des jurés dans les salles où aura lieu l'examen des toiles. Dans quatre ans, il faudra les voir arriver au pied du grand escalier, sur les crochets du commissionnaire.

Mais, dira-t-on, cette manie doit désoler les artistes ? Ma foi, s'ils en sont désolés, ce dont je doute d'ailleurs, qu'ils ne s'en prennent qu'au besoin immodéré de réclame qui les distingue en ce moment. Le mois de décembre n'est pas écoulé que les « indiscrétions » des journaux nous apprennent que le fameux Z. enverra au Salon une *Salomé*. Vers la fin de février un écho non moins indiscret nous apprend que les élégantes, au retour du Bois, font arrêter leurs voitures devant l'atelier du charmant peintre Z. afin d'ad-

mirer la *Salomé* qu'il termine pour le Salon. Enfin, le soir même du vernissage, un entrefilet composé la veille, informe le lecteur que « le peintre Z..., très entouré, recevait force félicitations sur sa toile intitulée *Salomé*, devant laquelle on s'écrasera pendant toute la durée du Salon ».

Joignez à cela les expositions de la place Vendôme, de la rue Volney, de la rue de Sèze, où les peintres accrochent des toiles qu'on retrouve au Palais de l'Industrie comme de vieilles connaissances, et vous serez forcées de reconnaître que cette ouverture du Salon qui nous apportait autrefois tant d'intérêt perd beaucoup de son prestige.

Je m'étais promis de vous parler un peu des toilettes du vernissage, mais la cohue était tellement épouvantable qu'en entrant là avec des paniers Vatteau, on pouvait s'attendre à en sortir en collant du Directoire. Aussi les femmes de goût sont-elles venues en costumes fort simples. Quant aux autres, leurs costumes nous soucient peu.

Un des regrets de ma vie, sera d'être allée si près du Japon sans avoir mis le pied dans ce pays, probablement le plus curieux du monde. Mais j'en ai, pour ainsi dire, respiré le parfum à distance, et j'ai passé de longues semaines sur mer, avec des voyageurs qui le quittaient et qui m'ont communiqué un peu de l'enthousiasme qui débordait de leurs récits et de leurs souvenirs.

Aussi ai-je été une visiteuse assidue de l'Exposition japonaise de la rue de Sèze, qui a permis au public de jouir des richesses enfermées d'ordinaire dans les précieuses collections de quelques amateurs. Il faudrait un gros volume pour décrire seulement les chefs-d'œuvre céramiques sortis des vingt-cinq ou trente fabriques de porcelaine, de faïence ou de grès, qui nous révèlent des artistes dont le talent était prodigieux, il y a déjà plusieurs siècles. Notre Bernard de Palissy n'a jamais rien produit de plus admirable, assurément que cette grue en grès de Bizen perchée sur une feuille de lotus, œuvre du XVII^e siècle, d'une étonnante vérité d'attitude, un des bijoux de la collection Bing.

La carpe en bronze, repliée sur elle-même pour un saut formidable, qui orne la vitrine de M. Hirsch est une merveille de dessin et de ciselure que nul maître ne dépassera jamais.

Mais par quels termes exprimer l'admiration que l'on éprouve en face d'une peinture sur soie, dont l'auteur, nommé Kanaoka, vivait au IX^e siècle ! Elle représente Dzizo, le dieu de la bienfaisance, assis sur une sorte de trône, dans la pose que les peintres japonais donnent encore aujourd'hui à leurs divinités. Le visage du génie bienveillant, à peine indiqué par une

(La suite à la page 164)

N° 1. Jupon en nanzouck.

Le jupon est garni de deux rangs de dentelle largement plissée; au-dessus, un large plissé en nanzouck de trente centimètres de hauteur, découpé en grands dents aiguës, reçoit à son bord inférieur un plissé de dentelle; pour tête, une petite bande brodée d'un point anglais. Un nœud en ruban de faille resserre l'ampleur.



N° 1. Jupon en nanzouck garni de dentelle.

N° 2. Jupon de dessous en surah crème. Cinq rangs de piqure sur l'ourlet, au bord duquel est badinée une dentelle de Mirecourt.

N° 3. Robe de baptême en mousseline brodée et dentelle.

Tablier et corsage brodés au plumetis, d'un courant de feuilles et de fleurs; de chaque côté, cachant la couture qui réunit les lés de derrière, échelle en Valenciennes, piquée de nœuds en satin blanc qui, au bas de la robe, tourne en volant. Au décolleté, dentelle en berthe, et dentelle à l'entournure. Ceinture en ruban de satin blanc nouée de côté. La robe est posée sur un dessous de soie blanc.



1365

N° 4, 5 et 6. Agrafes pour col officier.

N° 4. Agrafe de

N° 10. Redingote en tussor. De madame Hubler, 930, rue de Clichy.

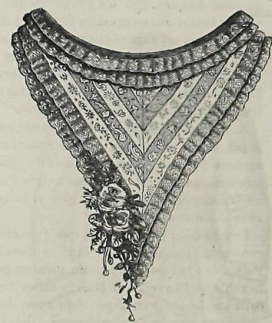


N° 4. Agrafe pour col militaire.



N° 7. Bottes et souliers pour enfant.

Modèles de la maison Kahn, 61, rue Montorgueil.



N° 8. Plastron pour corsage décolleté.

col en nickel, ornée d'une pièce en vieil argent; 4 fr. 75.

N° 5. Agrafe pour col officier en vieil argent ciselé, ornée d'une tête Renaissance en métal doré; 5 fr. 50.

N° 6. Agrafe repérée en vieil argent; au milieu une poire imitation de rubis ou de lapis; 9 fr.

N° 7. Bottes et souliers, pour enfant.

Botte en cuir verni avec guêtre en satin de laine gris et noir, lacée sur le cou-de-pied.

Botte en chevreau, piquée en soie blanche et boutonnée.



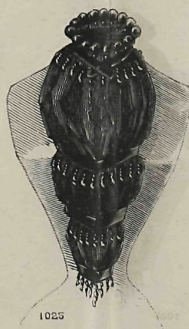
N° 3. Robe de baptême en batiste brodée.

Soulier en chevreau glacé avec pattes attachées par un ruban.

Botte en veau mort-né lacée sur le cou-de-pied; nœud en ruban.

N° 8. Plastron pour corsage décolleté.

Se fait avec des entre-deux brodés et des entre-deux de Valenciennes disposés en chevron. Au contour, deux rangs de dentelle largement plissée et un bouquet de roses de



N° 11. Chemisette pour deuil. De la Scabieuse, 10, rue de la Paix.

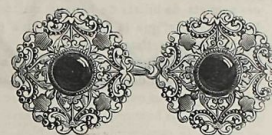


N° 5. Agrafe pour col militaire.

dentelle aux deux bords fait tête au volant de dentelle posé au bas de la matinée. A la manche, deux rangs de dentelle et un bouillonné sur le col montant.

N° 10. Redingote en tussor.

Redingote-pardessus. S'ouvre à quelques centimètres sous la taille; derrière, la jupe forme trois longs



N° 6. Agrafe pour col de jaquette.

Modèles de la maison Senet, rue du 4 Septembre, 35.

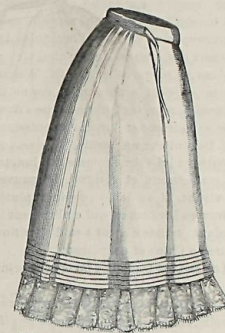


N° 9. Matinée en mousseline-laine bleue, garnie de dentelle.

côté, près de la pointe. Au décolleté, deux rangs de dentelle. Même disposition pour le dos, moins le bouquet de fleurs.

N° 9. Matinée en mousseline bleue.

Forme cintrée au dos, vague devant. Comme garniture, un bouillonné sur lequel court, en jabot, une spirale de dentelle; cernant le bouillonné, un entre-deux brodé et une petite dentelle. Un entre-deux avec



N° 2. Jupon de dessous en surah.

qui croise devant, et duquel s'échappent des pendrilles en jais. Grosses perles de jais au bord supérieur. La chemisette est traversée sous la poitrine par trois chevrons en velours dégradés, avec pendrilles.

plis plats arrêtés sous la taille par une belle passementerie en soie et chenille écru. Ganses drapées sur la poitrine, maintenues par des plaques en passementerie: ganses tombant sur l'épaule et d'autres au bas de la manche.

N° 11. Chemisette pour deuil.

Se fait en tulle grenadine ou en ganse de soie; se fronce à un tour de cou en velours

N° 12. Robe en batiste crème, garnie de dentelle.

Sous-jupe en taffetas crème, le tablier garni de deux draperies en batiste séparées par trois rangs de dentelle; quatre rangs au bas de la première draperie, le tout disposé en cintre et relevé dans la seconde couture de côté par des motifs en chenille crème. La demitraîne est bordée d'une dentelle et poulfonne assez largement. Le corsage à basque froncée dans le bas, devant, se perd sous la draperie; il est appliqué, sur chaque devant, d'une dentelle piquée de motifs en chenille. Au dos longue pointe.



N° 12. Robe en batiste crème, garnie de dentelle. Modèle de madame Hubler.

légère enluminure, respire un calme, une sérénité, une grandeur qui touche à l'idéal, et qui rappelle, avec une exécution beaucoup plus parfaite, l'ingénuité des personnages religieux des maîtres du XV^e siècle.

J'ai remarqué dans la même collection (M. Wakai) un autre *Kékémono* — c'est le nom qu'on donne au Japon à ces peintures — représentant une grue « dans la nature neigeuse » pour me servir des expressions bizarres du livret. Debout sur une patte, le plumage en boule, le cou rentré en lui-même comme une lunette d'approche, l'air malheureux et résigné, le pauvre échassier semble vivant, et se laisse deviner plutôt qu'apercevoir à travers les flocons qui embrument le paysage. Et cependant l'artiste n'avait à sa disposition qu'un godet d'encre de Chine et un pinceau.

Décidément, cet oiseau est le modèle favori des peintres japonais.

Sur un paravent appartenant à M. Gonse, une grue de grandeur naturelle, celle-là, ramène, pour se *pouiller*, son long bec sous l'aile légèrement écartée. Je n'hésite pas à dire que ce mouvement compliqué est rendu avec un art qui n'a jamais été dépassé par le dessin.

Je citerai encore des gardes de sabre, d'un acier dont la dureté est inconnue chez nous, et dans lesquelles des artistes aussi patients qu'habiles ont découpé avec des scies fines comme un cheveu, des dessins à jours d'une fabuleuse délicatesse. D'ailleurs c'est pour les ornements guerriers que les Japonais réservent ce qu'il y a de plus riche et de plus parfait. J'ai admiré là un casque en fer ciselé et repoussé, du XIII^e siècle, qui ne ressemble guère aux lourds et massifs haumes qui garantissaient la tête de nos croisés contre le cimeterre des musulmans.

Au bas de l'escalier, une collection d'études à l'huile, d'après nature, nous montre les paysages, les villes, les costumes, les fleurs du Japon. Grâce à l'auteur de ces jolies toiles, un peintre américain du nom d'Allan-Gay, je me suis promenée longtemps dans ces plaines tranquilles et mélancoliques, j'ai gravi ces montagnes pittoresques et verdoyantes, j'ai admiré le volcan Fousiyama, au cratère couvert de neige, servant de fond au panorama de la ville de Tokio. J'ai vu les bandes de pèlerins arrivant à la porte des temples à demi cachés sous l'ombrage des *momidis* au feuillage rougi par l'automne. J'ai fait le tour des remparts de la citadelle d'Yeddo, baignés par une eau dormante, toute rose de nénuphars.

Mais il était temps de revenir en Europe. Un jour, quand le progrès éternel aura suivi son cours, quand les trains de plaisir seront devenus une chose si commune que le moindre employé aura le choix de visiter, pendant ses vacances, Pétersbourg, Constantinople ou New-York, il faudra trouver autre chose et une compagnie quelconque donnera des billets d'aller et retour pour Yokohama. Ce jour-là, mesdames, si nous ne sommes pas trop vieilles, j'espère que nous nous retrouverons sur le pont du paquebot.

Chose singulière, tandis que les élégants d'Yokohama délaissent leurs admirables costumes pour se vêtir à la dernière mode de Paris ou de Londres, nous recevons nos amies, le matin, drapées dans une robe de chambre brodée là-bas pour quelque dame de la Cour. Les meubles, les bibelots japonais font fureur,

et la fête de bienfaisance qui se prépare dans l'hôtel de la duchesse de Bisaccia, et qui sera exclusivement japonaise, mettra le comble à cet engouement.

..

En attendant, la saison s'avance, et, dans trois semaines, le Grand Prix en marquera la fin. Les fêtes se succèdent, surtout les fêtes — publiques ou privées — dont la charité est à la fois le prétexte et le but. Oh! mes enfants, amusez-vous par la Charité! c'est ainsi qu'il faut rétablir le cri sublime sorti du cœur d'un saint.

Certes, le moyen est discutable, et je le discuterai quelque jour. Mais le résultat est imposant et nous pouvons nous en enorgueillir. Car c'est presque toujours à l'intervention féminine que les pauvres doivent ces paquets de billets de banque qui tombent dans leur escarcelle, que la femme soit une grande dame ou une grande artiste.

Enfin, dans plusieurs cercles, nous avons eu des soirées musicales données en notre honneur et pour lesquelles ils nous ont ouvert leurs luxueuses galeries. Ah! les vilains hommes! comme ils savent s'installer, et comme je comprends — ceci bien entre nous — qu'ils s'acquièrent dans ces clubs où ils trouvent tout: une bonne cuisine, de bons divans pour y fumer à l'aise, des salons où ils *potinent* — inutile de vous dire sur qui, n'est-ce pas —? une bibliothèque où ils peuvent lire et travailler loin du bruit (les meubles de cette pièce semblent moins usés que les autres), et surtout, hélas! des tables de jeu où ils perdent leur argent.

Quant à moi, parmi toutes ces choses confortables ou séduisantes, je n'ai réellement de convoitises que pour une seule: la salle à manger. Ah! que ne puis-je aller m'y asseoir au lendemain de découragement que nous connaissons toutes, où le rôti sentait la fumée; où les petits pois sentaient le beurre douteux, où le potage ne sentait rien du tout, où il s'est plaint que les assiettes étaient mal essuyées, le café *raté*, où Julie, citée à comparaître, a déclaré que c'était la première fois qu'on se plaignait de sa cuisine, et qu'elle aimait mieux s'en aller..., etc..., etc...

Tenez, messieurs, vous parlez souvent pour nous d'égalité et de revendication. Eh bien, au lieu de suffrage universel que nous avons déjà plus que vous ne croyez, au lieu du divorce dont nous n'avons pas grande envie, accordez-nous seulement cette faveur; c'est qu'une fois par semaine, une fois par mois, si vous voulez, c'est vous qui resterez au logis et qui ferez marcher la maison. Pendant ce temps-là, nous irons, nous, *dîner au cercle*, comme vous faites quand vous êtes de mauvaise humeur. Nous aurons ce plaisir inappréciable de manger un repas dont le menu ne sera pas notre œuvre, et dont nous n'attendrons pas, d'avance, les parties faibles, comme un auteur qui pâlit à l'approche de certains passages de sa pièce, croyant déjà entendre les sifflets. Nous serons servies par des gens dont nous n'aurons pas eu à corriger les défauts et à faire essayer la livrée. S'ils cassent un verre, nous n'aurons point cette petite colère intérieure de la maîtresse de maison qui voit son service dépareillé. Tout nous semblera bon parce que rien ne nous aura donné de peine..... mais tout cela est un

rêve, et nous n'irons pas dîner au cercle pour une raison qui est notre supériorité, notre consolation, notre orgueil :

C'est que, quand vous n'êtes pas là, messieurs, les enfants sont peut-être un peu moins sages, tandis que quand nous sommes absentes, nous, les chers adorés pleurent.

Parmi celles qui liront ces lignes, il en est peu qui n'aient cherché souvent une consolation, une action de grâces, une espérance dans le « Recueil de prières de la comtesse de Flavigny ». Je viens de suivre le convoi funèbre de cette sainte femme dont Mgr Dupanloup écrivait :

« On sent qu'elle connaît le monde, qu'elle y a vécu, y vit encore, et l'a jugé sainement dans son esprit et dans son cœur. »

La place me manque pour parler de cette vie bien longue, et cependant moins pleine de jours que d'œuvres saintes et considérables. Les enfants qui la pleurent n'ont eu qu'à ouvrir le livre qu'elle leur a laissé pour y trouver, sorties de la bouche de saint Louis, ces paroles bien faites pour elle :

« Je vous rends grâces, ô mon Dieu ! vous m'aviez prêté une bonne, une incomparable mère ; mais je sais bien qu'elle n'était pas à moi. »

CONSTANCE.

CLÉMENTINE DE LA FRESNAYE

(SUITE)



COMMENT Clémentine, après ce que je vous ai dit du caprice de M. de la Fresnaye pour mademoiselle Huel, vous l'inviteriez à nous accompagner ?

— Pourquoi pas ? répéta la jeune fille avec une expression de défi dans la voix. Si mon

cousin aime à se trouver dans la société de mademoiselle Huel, je serai charmée de lui procurer ce plaisir. »

Elle s'assoupit, tout en parlant.

« Qu'on serve le dîner le plus tôt possible, dit-elle, et qu'on selle mon cheval pour deux heures moins un quart. »

— Où allez-vous donc, Clémentine ? demanda Berthe, la regardant par-dessus son livre.

— Recruter nos invités pour demain », répondit-elle avec une gaieté un peu affectée.

En effet, aussitôt que le dîner fut terminé, elle alla revêtir son habit de cheval et partit pour le bourg.

Deux heures sonnaient à la vieille horloge de l'église quand elle arriva sur la place. Elle ralentit l'allure de son cheval, et, soudain indécise, elle regarda autour d'elle. La place était déserte, sauf quelques bébés qui couraient pieds nus le long du cimetière, surveillés par les femmes qui tricotaient sur le seuil de leurs portes. Le soleil faisait étinceler mille parcelles brillantes sur les murs de l'église, et dardait un rayon éclatant sur l'enseigne du Cheval-Blanc, quelque peu déteinte par les pluies.

Si accoutumés que fussent les habitants de Portzbihan à voir passer au milieu d'eux Clémentine et sa jument alezane, ils n'étaient nullement blasés sur ce spectacle, et suivaient des yeux avec la même curiosité — on pourrait dire la même surprise, — la belle amazone de fière mine et la bête de sang qu'elle montait. Lorsque, après un peu d'hésitation, Clémentine s'arrêta devant l'auberge, elle fut en un instant entourée d'une nuée d'enfants qui, se tenant à une distance respec-

tueuse, dévoraient du regard la robe dorée de l'alezane, la longue jupe noire qui tranchait vivement sur ses flancs, le petit chapeau d'homme de la jeune fille, autour duquel s'enroulait un voile de gaze, et sa fine cravache dont le pommeau était formé d'un rubis cabochon.

L'aubergiste, une grosse femme au teint vermeil, se tenait devant sa porte, tricotant un long bas de laine avec une célérité qu'on n'aurait pas attendue de ses doigts courts et gras. Elle s'avança vers la jeune châtelaine des Fresnes, et lui demanda avec empressement ce qu'il y avait pour son service.

« M. de la Fresnaye est-il chez lui ? demanda Clémentine, tout en répondant de la tête aux saluts que multipliait la bonne femme.

— C'est un vrai bonheur, mademoiselle ! D'ordinaire il est toujours sorti à cette heure... Faut-il l'appeler ? Il est là, dans notre jardin, à fumer et à lire.

— Priez-le de venir un instant, je vais l'attendre ici... »

L'aubergiste se hâta de rentrer dans la maison, et une minute après, Yves, la précédant, parut sur le seuil.

« Mon amie de Chaubelles a un goût tout particulier pour l'imprévu et les impromptus, dit-elle, lui tendant la main avec un tranquille sourire. Elle meurt d'envie de vous accompagner aux ruines de Portzmoguer, et je les reverrai moi-même avec plaisir... Je viens ici pour arranger ce voyage... Le break pourrait nous y mener... Cela vous sourit-il ? »

Yves avait d'abord eu l'air étonné. Il s'inclina en souriant, mais il y avait quelque chose de contraint dans son accent quand il répondit qu'il serait très heureux de cet arrangement.

« Le break est grand, reprit Clémentine d'un ton calme ; mon intention est d'inviter madame Lemaire, la receveuse, et j'espère que votre ami le recteur ne refusera pas de nous accompagner avec sa sœur. »

Son visage, tandis qu'elle parlait, n'exprimait pas le plus léger embarras. Il n'en fut pas de même d'Yves,

qui rougit comme un enfant dont on a surpris le secret. Son étonnement fut si vif qu'il ne sut que répondre tout d'abord.

« Nous prendrions, pour le départ, l'heure du recteur, reprit Clémentine du même ton calme et froid. Croyez-vous qu'il consente? »

Yves secoua la tête.

« Il ne peut changer l'heure de sa messe ni remettre ses visites de malades, répondit-il enfin. Quelque plaisir que j'eusse à le voir nous accompagner, je ne puis espérer qu'il vienne. »

— Mais il nous confiera sa sœur? S'il ne nous trouve point assez vieilles, Berthe et moi, la présence de madame Lemaire satisfait aux convenances les plus rigoureuses. »

La teinte de pourpre qui couvrait les joues d'Yves s'accrut encore davantage.

« Je ne vois pas, en effet, quelles objections pourrait faire Alain... »

— Et une visite à Portzmoguer offrirait naturellement à sa sœur un intérêt tout spécial, reprit Clémentine, rassemblant les rênes de son cheval. Berthe meurt d'envie d'entendre de sa bouche ou de celle de son frère les vieilles traditions et les légendes merveilleuses qui sont pour les Huel des histoires de famille... Le break sera ici demain à six heures...

— Je serai prêt, et bien heureux de faire ce petit voyage en d'aussi agréables conditions. »

Clémentine lui adressa un signe de tête, à la fois familier et réservé, et, touchant légèrement de sa cravache le flanc de sa jument, traversa rapidement la place du côté où était situé le bureau de poste.

Là, encore, elle ne descendit point. La receveuse, une dame âgée au visage placide, prenait l'air à sa fenêtre, sans qu'on pût deviner si elle prenait intérêt aux vols d'hirondelles qui traversaient les airs ou au caquetage peu harmonieux d'un troupeau d'oies, les seuls êtres vivants qui fussent en ce moment sur la route.

Elle salua en souriant mademoiselle de la Fresnaye, et celle-ci, s'étant convaincue que personne n'était là pour garder son cheval, se rapprocha de la fenêtre.

« Bonjour, mademoiselle Clémentine, dit madame Lemaire. Le temps est beau pour votre promenade... Allez-vous à la grève? »

— Pas aujourd'hui... Voulez-vous m'excuser de ne pas descendre? Mab est vive, et je suis seule... Je venais vous demander une faveur...

— A moi? dit la bonne dame, rougissant légèrement.

— Vous avez une aide qui vous remplace à l'occasion, n'est-ce pas?

— Oui, la fille du bedeau est intelligente, et je l'ai mise au courant... Si peu que je m'absente, ma nièce tient à me voir à Quimper deux ou trois fois l'an.

— Et moi je vous enlève demain... Nous faisons une grande partie aux ruines de Portzmoguer avec M. de la Fresnaye, et je vais inviter mademoiselle Huel à se joindre à nous. »

Madame Lemaire faillit tomber de son haut. Bien qu'elle fût en excellents termes avec Clémentine, cette invitation dépassait la mesure de leur intimité.

« Nous partirons à six heures, reprit la jeune fille, insistant, et nous déjeunerons sur la grève ou dans

les ruines... Vous ne sauriez refuser, chère madame; mon cousin nous accompagne, et vous verrez combien mon amie, madame de Chaubelles, est amusante et spirituelle. »

Madame Lemaire ne manquait ni de tact ni de finesse. Elle comprit immédiatement que la présence d'Yves au milieu de ces jeunes femmes exigeait un chaperon, et qu'on avait besoin d'elle, comme elle était aimable et obligeante, et que, de plus, le plaisir d'une promenade ne la laissait pas insensible, elle consentit très volontiers et promit d'être exacte.

« Épousera-t-elle son cousin? se demandait-elle, suivant des yeux la jeune fille qui s'éloignait rapidement, Lequel des deux hésite?... Elle, je pense, car il ne peut, lui, qu'admirer une si belle fille et désirer une si grande situation... »

La troisième halte de Clémentine eut lieu devant le presbytère. Elle mit pied à terre, cette fois, et, saisissant la bride de son cheval, elle fit résonner le petit marteau de cuivre, bien que la porte fût grande ouverte.

Le jeune domestique boiteux se montra en toute hâte.

« M. le recteur est-il chez lui? »

— Non, il est à Kersaint.

— Et sa sœur?

— Oh! elle est là à travailler!

— Alors, tenez mon cheval, je vous prie... Est-ce dans le salon que je trouverai mademoiselle Huel? »

A ce moment, la vieille servante apparut dans l'allée et se chargea de répondre.

« Oui, mademoiselle, entrez dans la salle, s'il vous plaît; je vais dire à not'demoiselle que vous êtes là... Entrez, et asseyez-vous dans le fauteuil, je vous prie.

Mais Clémentine ne s'assit point. Sa longue jupe sur le bras, elle examinait curieusement ce qui l'entourait, et constatait que le petit salon du presbytère avait pris un aspect tout nouveau depuis l'arrivée de Marie-Anne.

Il y régnait, en effet, quelque chose d'indéfinissable. Ni l'arrangement gracieux des simples rideaux de Perse, ni la gerbe de fleurs placée sur la console, ni le panier à ouvrage, ni même l'harmonium ouvert ne lui ôtaient son cachet austère; mais dans cette simplicité un peu pauvre se devinait la chaste présence et les soins minutieux d'une jeune fille.

Clémentine n'attendit pas longtemps. Un pas léger, le petit bruit d'un fin talon résonna sur les marches de pierre de l'escalier, et la taille svelte de Marie-Anne s'encadra tout à coup dans la baie de la porte demeurée ouverte.

Il y eut, de la part des deux jeunes filles, un instant d'hésitation pendant lequel leurs yeux se rencontrèrent, et pendant lequel aussi chacune d'elles se rendit compte du contraste frappant qu'elles présentaient l'une avec l'autre.

Clémentine ne put s'empêcher de constater la grâce timide de cette petite personne frêle et mignonne. Quant à Marie-Anne, jamais la châtelaine des Fresnes ne lui avait paru si belle; mais à l'idée de recevoir toute seule une personne si imposante, elle éprouvait une folle envie de voir s'entr'ouvrir quelque cachette entre les dalles de l'allée ou dans le plancher de chêne du salon.

Clémentine fit un pas vers elle et lui tendit sa main longue et fine, gantée de peau de daim. Depuis quelques minutes, elle agissait avec une sorte de détermination qui donnait à ses manières quelque chose de décidé et de calme à la fois.

« Ma visite ne vous gêne pas ? dit-elle, parlant la première.

— Oh ! non... Vous êtes bien bonne de vous déranger pour moi... Voulez-vous vous asseoir ? »

Elle se précipita pour avancer le fauteuil — l'unique fauteuil de la chambre, — mais elle le remua avec peine, et Clémentine se hâta de prendre une chaise, près de la petite table à ouvrage placée dans l'embrasure de la fenêtre.

« Je suis très bien ici... Il fait chaud, et l'air fait du bien... M. le recteur est absent ? »

— Oh ! pour la journée seulement, dit Marie-Anne, s'asseyant à son tour, et se demandant avec angoisse ce qu'elle pourrait bien faire de ses mains.

— Je venais solliciter une faveur... Nous avons décidé brusquement une excursion très intéressante, et je venais demander, à votre frère et à vous, de nous accompagner demain au château de Portzmoguer. »

Une teinte rose couvrit les joues délicates de Marie-Anne, et dans ses yeux brilla un éclair de plaisir. Mais presque aussitôt elle secoua la tête.

« Mon frère ne s'absenterait pas pour une journée entière, dit-elle tristement. Il faudrait partir trop tôt, et je sais, d'ailleurs, qu'il a un malade chez lequel il peut être appelé d'un moment à l'autre.

— Nous regretterions vivement de ne pas avoir M. votre frère avec nous... Mais vous ? Rien ne vous empêchera, je l'espère, de nous faire les honneurs de votre ancien domaine ? »

Bien que ces paroles eussent été prononcées avec froideur, elles amenèrent un nouvel éclair de plaisir dans les yeux limpides de la jeune fille. L'idée que

mademoiselle de la Fresnaye connaissait son origine lui rendit quelque aplomb ; — un peu de vanité venait au secours de sa timidité.

« Nous comptons au moins sur vous, reprit Clémentine. M. de la Fresnaye nous servira de chevalier servant, et la bonne madame Lemaire sera notre chaperon... M. le recteur ne peut me refuser... Le break sera à votre porte à six heures... Est-ce convenu ? »

— J'espère bien qu'Alain dira oui ! » s'écria Marie-Anne, ravie.

Et elle s'enhardit jusqu'à ajouter :

« Que vous êtes bonne d'avoir pensé à moi ! Aucune promenade ne m'aurait plu comme celle-là ! »

Les brillants yeux bleus que rencontra à ce moment le regard de Clémentine rayonnaient de charme et de douceur. Clémentine se sentit irritée, et, en même temps, confuse de son irritation :

« Ne me remerciez pas, dit-elle avec un peu d'impatience, songeant qu'elle n'avait invité Marie-Anne, après tout, que pour sauvegarder sa dignité et défier les railleries de madame de Chaubelles. Ne me remerciez pas, cela n'en vaut pas la peine... Vous promenez-vous beaucoup depuis votre arrivée ? »

— Le plus que je peux ; cette campagne est si jolie, et la mer me plaît tant !

— Et Portzbihan vous plaît-il aussi ?

— Comment n'y serais-je pas bien ? Tout le monde est bon pour moi, je suis suffisamment occupée, et j'ai aussi des loisirs pour lire et faire de la musique.

— Vous avez, en effet, un talent merveilleux... Je vous ai entendue à Quimper, pendant le mois de Marie. »

Marie-Anne se troubla de nouveau.

« Quoi ! saviez-vous que c'était moi ? »

M. MARYAN.

(La suite au prochain numéro.)

RENSEIGNEMENTS & CONSEILS

Madame E. C., à Nantes. — L'édition hebdomadaire ne paraît pas à dates fixes mais à jours fixes, tous les samedis. Il n'y a donc rien d'étonnant, madame, à ce que vous n'ayez pas reçu le premier numéro d'avril avant le 7, puisque le premier samedi du mois tombait à cette date. Aucun numéro ne devait paraître le 3, c'est une erreur de votre part. Nous espérons que vous êtes en possession de toutes les livraisons du mois d'avril.

Madame la comtesse de F. — A déjà reçu satisfaction à l'une de ses demandes dans le numéro du 14 avril. En juin, nous espérons pouvoir donner l'autre patron, sans cependant nous engager positivement.

Madame L. — Madame Guelle, 11, avenue de l'Opéra. Le corset cuirasse est ce que nous avons trouvé de mieux comme façon, coupe et disposition des baleines. Nous ajou-

rons, en connaissance de cause, que tout en étant soutenue, on y est parfaitement à l'aise. Il allonge la taille et la dessine avec élégance.

Madame E. M., à D. — Pour le salon, papier grenat chamarré d'un dessin or et feutre avec bordure feutre. Le goût se prête à cette variété de meubles ; velours vieil or et tapisserie n'ont rien de choquant ; mais pas de rideaux blancs, fussent-ils richement brodés. Une étoffe de fantaisie ne reviendrait pas plus cher et serait de meilleur goût. Le store ne dispense pas des rideaux de vitrage. — Oui, pour la salle à manger la combinaison est parfaite. Portières assorties aux rideaux ou bien en imitation de tapisserie ; celle du salon en tissu genre tapisserie ; de 5 à 8 fr. le mètre. La peluche haute soie s'emploie peu pour les travaux de fantaisie, on brode difficilement dessus.

Explication de l'Énigme contenue dans le numéro du 28 avril : *Hérault, Hérault, héraut, Héro et héros.*

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4415 et le patron découpé d'un corsage à pattes, figurine page 168.



Costume en taffetas changeant et surah à mille carreaux (devant et dos), patron découpé du corsage.
Modèle de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

*Explication du patron
découpé.*

1, Dos. — 2, Côté du dos. —
— 3, Petit côté du dos. — 4,
Dessous du bras. — 5, Devant.
— 6, Plastron. — 7, Manche
(dessus et dessous), le dessous donné
indépendant au patron
découpé.

Réunir les différentes
parties du patron en sui-
vant l'ordre dans lequel
elles sont placées sur le
détail tracé. Monter le
plastron un centimètre au
delà du bord découpé; il
se ferme par des boutons.
Poser un fin passepoil au
contour des dents, passe-
poil qui se continuera au
bord de la basque, bord
compris entre les dents.



Détail tracé du patron découpé.

Les dents sont doublées à
l'envers en étoffe pareille
au costume, et le passe-
poil monté à l'endroit,
parce que les pattes ra-
battues, l'envers se trou-
vera faire le dessus des
pattes. La basque du dos
fait postillon; elle se plisse
de côté de deux plis plats
et fuyants, et au milieu
de deux autres plis. Un
col montant. La manche
s'applique d'une dentelle.
Le plastron peut se faire
d'une couleur unie assor-
tie à l'étoffe de fantaisie.
On rapportera une patte
au bord de la basque, de
chaque côté du plastron,
en égalisant la largeur
laissée entre les deux par-
ties tenant au corsage.